

Manuscrit auteur / réf. : Xavier Landrin, « Louis Pinto : La vocation et le métier de philosophe : pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine », *Revue française de sociologie*, 50-2, 2009, p.421-425.

**Louis Pinto, *La vocation et le métier de philosophe : pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine*, Paris, Seuil (Liber), 2007, 320 p.**

**Xavier LANDRIN**

*Université Paris X – Nanterre, Groupe d'Analyse Politique  
Centre de Sociologie Européenne (CNRS- EHESS)*

[421] Comment évoquer les conditions sociales de la genèse et de l'exercice au quotidien du métier de philosophe sans renoncer au traitement des contenus, sans abandonner aux philosophes [422] l'interrogation sur le statut de leur discipline ? Sur un terrain qu'il a contribué à déchiffrer et à redéfinir depuis plusieurs ouvrages, Louis Pinto apporte à la fois des méthodes transposables et des réponses empiriques à cette question centrale pour l'histoire sociale des idées. L'auteur se donne à cet effet pour objectif de restituer la dynamique contemporaine de la discipline philosophique dans une perspective diachronique qui prend en compte l'histoire longue de la discipline, et une perspective synchronique qui ressaisit plusieurs objets (débat sur les programmes, production des avant-gardes, définition de l'art dissertatif, formes et statuts du commentaire philosophique) en tant qu'actualisations concrètes d'une histoire collective singulière.

La compétence philosophique est d'abord appréhendée comme le produit d'une évolution historique qui a engagé un désencastrement structurel, une autonomisation intellectuelle et institutionnelle de la discipline, et permis l'émergence d'un rapport spécifique au savoir. Si le processus d'autonomisation académique de la discipline philosophique dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle implique une diversification intellectuelle, qui est notamment la conséquence d'un accroissement du nombre de postes académiques, la philosophie se présente et se distingue également, à partir de cette période, à travers un certain nombre de permanences et d'invariants cognitifs. Le

« penser par soi-même » qui devient un mot d'ordre disciplinaire est en particulier le résultat de la consolidation d'un spiritualisme hérité de Victor Cousin et désormais abrité sous les valeurs pérennes et légitimes d'un néo-kantisme à la française. Cet invariant cognitif du « penser par soi-même » recouvre aussi bien une formule qui définit génériquement une « discipline » — une liberté spirituelle conquise par l'effort réflexif et collectivement reconnue —, l'objectif pédagogique et l'idéal professionnel du professeur de philosophie. Cet impératif disciplinaire est l'un des résultats durables des changements qui constituent socialement la philosophie en tant qu'activité indépendante. De ce point de vue, la construction historique du groupe social des professeurs de philosophie doit beaucoup à cette configuration d'autonomisation des années 1880-1930 où se stabilise un rapport de distance critique aux dogmes religieux et aux pouvoirs d'Etat. Les réformes du programme de l'enseignement philosophique intègrent progressivement ces transformations qui font de la philosophie un espace de savoirs autonomes et du professeur de philosophie un acteur relativement libre dans ses initiatives, chargé d'imposer une marque « personnelle » sur son enseignement.

La discipline philosophique se structure néanmoins autour de contraintes codifiées comme le programme de philosophie, l'exercice de la dissertation et un art d'enseigner dont le corps des inspecteurs assure la mise en application. L'enquête historique révèle également qu'une hiérarchie entre les savoirs philosophiques se cristallise dans cette

période : la théodicée est peu à peu mise en marge de l'enseignement, alors que l'histoire de la philosophie, spécialité qui est à elle-même sa propre fin, devient un savoir d'érudition pour universitaires. La relation aux savoirs positifs ou scientifiques s'inscrit parallèlement dans une hiérarchie arbitraire des savoirs et des disciplines où la philosophie intègre d'une manière critique, et sous réserve d'en dévoiler les fins, les différentes productions des disciplines concurrentes. D'autre part, le poste de professeur de philosophie dans le secondaire se différencie durablement des autres disciplines « littéraires » (lettres, langues, histoire) en dépit des variations des conditions du recrutement sur le temps long. La reproduction du groupe professoral se définit en effet autour de certains invariants comme le *sex ratio* (la philosophie étant la moins féminisée des disciplines générales) et de plusieurs dispositions typiques [423] comme la distance aux servitudes scolaires. Les indications statistiques sur la période actuelle et les comptes rendus d'entretiens auprès de professeurs du secondaire permettent à l'auteur de ressaisir dans les pratiques contemporaines des professeurs de philosophie, et dans leur rapport au métier d'enseignant, des continuités multiples qui renvoient à une sociogenèse disciplinaire héritée. Quelles que soient leurs positions et leurs trajectoires respectives, les enseignants en philosophie ont en commun une « histoire collective faite choses » (des institutions philosophiques, des impératifs professionnels, des hiérarchies internes et externes à la discipline) qui est progressivement intégrée, incorporée au cours de l'apprentissage du métier. Ce rapport d'évidence à l'enseignement et aux activités philosophiques, qui est le produit de l'histoire longue de la discipline, est rarement interrogé par les philosophes eux-mêmes en dehors des périodes de « crise des vocations » très souvent liées aux

réformes de l'enseignement et à la transformation des publics scolarisés.

Les modes d'actualisation de cet héritage et de ces dispositions collectives sont analysés à travers la formalisation de l'exercice scolaire de la dissertation, à partir des transformations contemporaines du champ philosophique et des logiques de valorisation cognitives ou expressives de la compétence philosophique. L'examen des techniques d'écriture philosophiques et des débats sur la définition de la discipline donne une idée relativement précise de la distribution des agents au sein du champ philosophique et des formes de leurs prises de position.

Si la dissertation philosophique constitue un exercice scolaire permettant d'évaluer des performances scolaires, elle est également un révélateur des compétences attendues de la part des professeurs de philosophie. Celles-ci sont conformes aux impératifs légués par l'histoire de la discipline. Les sujets de dissertation du baccalauréat traduisent ainsi des attentes particulières (prise de hauteur par rapport aux thèmes explicitement empiriques, dévoilement des fonctions et du sens des différentes activités scientifiques) qui renvoient à une division du travail intellectuel où la philosophie conserve un droit de hiérarchisation des disciplines en leur déniaient la possibilité de produire un discours cohérent sur elles-mêmes. La rupture avec les usages naïfs du langage, avec des jeux de sens banals et l'utilisation littérale des connaissances philosophiques s'impose comme la condition nécessaire d'une « bonne dissertation ». Le capital culturel hérité et l'exposition précoce aux exigences de la distinction spirituelle entrent pour une grande part dans la réussite d'un exercice scolaire où la nécessité de la « réflexion personnelle », la capacité à dépasser des schèmes routiniers ou des évidences trop partagées mesurent, en même temps que l'apprentissage d'un

rapport abstrait au savoir, les inégalités sociales devant la culture philosophique.

L'analyse de la structure du champ philosophique permet également d'observer, au sein d'un univers professionnel singulier, les différents usages d'une compétence initialement révélée par la dissertation. Si la discipline est elle-même hiérarchisée en fonction des titres possédés, des trajectoires scolaires des enseignants ou des chercheurs (certification, agrégation, doctorat, passage ou non par l'École normale), les espaces d'intervention philosophique, en particulier l'espace des revues, mettent en évidence des logiques de distinction entre des thèmes valorisés (sujets d'érudition ou d'innovation), des auteurs commentés (du plus classique au plus hérétique), des positions individuelles ou collectives (orthodoxie, avant-garde, érudition, vulgarisation, essayisme, etc.). Le système des oppositions entre les revues universitaires (*Revue de métaphysique et de morale*, *Archives de philosophie*, etc.) et les revues intellectuelles (*Esprit*, *Le Débat*, etc.) s'observe également dans les transformations du champ philosophique. [424] L'ascension du journalisme philosophique illustré par les carrières d'André Glucksman ou de Luc Ferry et la consolidation d'un avant-gardisme intellectuel autour du Collège international de philosophie manifestent par exemple les différentes stratégies de valorisation ou de disqualification de la culture universitaire et le recours à des instances de production et de consécration extérieures à l'université. Cette évolution du champ s'explique notamment par la concurrence croissante entre des philosophes universitaires, de plus en plus perçus comme des érudits spécialisés dans des domaines fermés à la vulgarisation, et des « producteurs libres », marqués par leur distance à l'institution universitaire, qui peuvent voir dans la consécration publique ou médiatique une autre rétribution et un autre débouché pour des productions

traitant de questions d'actualité sur un mode généraliste et universalisant. Le champ philosophique s'organise également en fonction de polarités qui renvoient à l'appartenance aux cultures et aux réseaux « rationalistes » (épistémologie à la française et philosophie du langage) ou « métaphysiques ». Les réseaux situés au pôle métaphysique ont en commun la gestion et la discussion du legs phénoménologique allemand, le refus de la culture « scientiste » et des tentations transdisciplinaires. Certains d'entre eux disposent également de plusieurs positions de pouvoir institutionnel et intellectuel (assise temporelle dans l'univers académique, direction de collections, etc.) assurant le maintien, face aux défis des avant-gardes, d'une définition traditionnelle du rôle et de l'exercice de la philosophie. L'ensemble de ces hiérarchies, de ces relations d'alliance et de concurrence, se rencontre dans toutes les dimensions de l'activité philosophique : dans les entreprises de réforme de l'enseignement de la philosophie au lycée, dans les controverses sur le statut des avant-gardes (les *Impostures intellectuelles* dénoncées par Sokal et Bricmont), ou dans les manières de manifester une posture, une singularité intellectuelles, un certain rapport au « public », lors d'échanges ou d'interventions sollicités par la presse.

Au terme d'un livre bilan qui appelle plusieurs prolongements, on pourrait reprocher à Louis Pinto d'être parfois juge et partie, surtout lorsqu'il mobilise certains travaux de philosophie analytique pour interpréter l'évolution contemporaine de la discipline. Cette complicité assumée entre sociologie et philosophie « non continentale », qui trouve ses fondements dans une culture critique et réflexive partagée et revendiquée, est néanmoins neutralisée d'un double point de vue. L'auteur ressaisit en effet la philosophie analytique, et notamment les différents textes polémiques de Jacques Bouveresse,

Manuscrit auteur / réf. : Xavier Landrin, « Louis Pinto : La vocation et le métier de philosophe : pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine », *Revue française de sociologie*, 50-2, 2009, p.421-425.

comme une position particulière dans l'espace des positions philosophiques. D'autre part, les différents témoignages philosophiques qui servent de références au sociologue sont essentiellement utilisés en tant que sources ou indicateurs ; ils présentent sous ce rapport un matériau philosophique qui renseigne à la fois sur le fonctionnement interne de la discipline et sur les représentations différentielles des acteurs. Données statistiques et comptes rendus d'entretiens constituent par ailleurs la ressource privilégiée d'un travail d'interprétation qui, sur un plan aussi bien théorique que méthodologique, doit beaucoup à la sociologie de la « tradition lettrée » engagée autour de Pierre Bourdieu à partir des années 1960. Le livre de Louis

Pinto l'illustre et la poursuit tant dans le domaine de la sociologie de l'éducation (mise au jour d'un arbitraire scolaire, des effets du dualisme du système d'enseignement, des inégalités d'accès aux diplômes et de maîtrise des savoirs) que dans celui de la sociologie du monde académique (analyse de la genèse historique d'un espace savant, de la distribution des agents en fonction des trajectoires et des capitaux possédés, des déplacements de frontières, des luttes de définition de la discipline). C'est aussi la raison pour laquelle la mise à l'épreuve de ce modèle [425] sur le terrain complexe de la philosophie paraîtra, à la lecture, inséparable d'une conviction sociologique.